

dans les métairies royales plutôt que dans les cités. L'administration de l'Italie et de l'Aquitaine fut calquée sur le régime de la Gaule franke, et Karle fit profiter ces deux royaumes de toutes les améliorations qu'il introduisait dans le reste de ses États. La création des royaumes vassaux d'Italie et d'Aquitaine compléta le système politique de *Charlemagne*. Un incident d'un autre ordre aida ce grand homme à organiser un système de progrès intellectuel, noblement lié à sa politique.

III

Le retour d'Italie, en 781, est une des époques capitales de sa vie. C'est en passant à Parme qu'il rencontra et qu'il s'attacha l'Anglo-Saxon Alcuin (*Alkwin*), l'esprit le plus vaste et le plus actif du VIII^e siècle après Karle lui-même. Ces deux hommes se comprirent et s'associèrent de prime abord. Le monarque frank connaissait, au moins de réputation, le docte chef de l'école d'York, qui avait déjà voyagé sur le continent, et, lorsqu'il le rencontra revenant d'une mission à Rome, peut-être avait-il d'avance jeté les yeux sur lui pour en faire « une sorte de premier ministre intellectuel », suivant l'expression d'un historien (M. Guizot).

C'est au jour où ces deux illustres *Barbares* scellèrent leur pacte contre la barbarie, qu'on peut marquer le point d'arrêt de la longue décadence commencée avec les invasions germaniques. Cette alliance morale des Franks et des Anglo-Saxons est le moment le plus brillant de la race germanique. On ne saurait s'empêcher d'être frappé du grand rôle que jouent les Anglo-Saxons au VIII^e siècle : ils rapportent sur le continent le flambeau qu'ils ont reçu de Rome; Boniface avait restauré la religion en Gaule; Alcuin y restaure les lettres. La Gaule, bouleversée par d'immenses guerres extérieures et intérieures, avait laissé éteindre dans son sein le foyer de la science, et

tout ce qui subsistait de lumière en Occident s'était concentré, d'une part à Rome et dans quelques cités italiennes, de l'autre, dans les monastères anglais et scotts de la Grande-Bretagne et de l'Irlande et dans les collèges bardiques de la Cambrie; mais la pensée, si longtemps engourdie sur notre terre de Gaule, demandait à reprendre essor, et le grand homme qui commandait aux Gallo-Franks n'avait plus assez de la gloire des armes; la résurrection des lettres était à ses yeux une partie essentielle du rétablissement de l'ordre social.

Le roi des Franks appelait donc de toutes parts et groupait autour de lui quiconque pouvait servir d'instrument intelligent à ses nobles desseins : tous les pays et toutes les races fournirent leur contingent à cette cohorte sacrée. On y voyait le Goth Théodulfe, théologien et poète, que Karle fit évêque d'Orléans, le diacre langobard Paul, fils de Warnefrid, auteur de l'*Histoire des Langobards*, le Bavarois Leidrade, qui fut plus tard archevêque de Lyon, le Scott irlandais Clément, et plusieurs de ses compatriotes, le Toscan Pierre de Pise; mais l'Anglo-Saxon Alcuin les dépassait tous de la tête : homme d'action et de pensée à la fois, esprit net et pénétrant dans la conception, ferme, patient, exact dans la pratique, c'est à lui qu'appartient le principal honneur d'avoir réorganisé l'enseignement, et éclairé, pour ainsi dire, la matière de l'enseignement.

Les écoles étaient tombées, il les releva; les textes des monuments de l'antiquité sacrée et profane s'étaient profondément altérés et corrompus de génération en génération par l'ignorance des copistes, il les restitua par une érudition laborieuse et sagace, et fut ainsi le précurseur des savants de la Renaissance, qui devaient, sept siècles plus tard, recommencer et continuer cette œuvre dont les résultats ne peuvent plus périr. Ce fut lui qui créa, dans les monastères de Saint-Wandrille, de Corbie, de Reims, de Fulde, de Saint-Gall, ces écoles de copistes et de *rubricateurs* (enlumineurs), artistes originaux qui, après avoir restauré la calligraphie, recréèrent la pein-

ture, se perpétuèrent jusqu'à la découverte de l'imprimerie, et dont les manuscrits, enrichis d'éclatantes miniatures, après avoir longtemps conservé le dépôt des textes les plus corrects, ont aujourd'hui un autre mérite aux yeux de la science, celui de fournir de précieux documents sur les mœurs et les arts du Moyen Age.

Alcuin, sans doute, prit pour base l'enseignement de l'école épiscopale qu'il avait dirigée à York, et qui était aussi complet que possible pour le temps; on y apprenait la grammaire, la rhétorique, la jurisprudence, la versification, l'astronomie, la physique, les mathématiques, la chronologie, et surtout « l'explication des mystères de la Sainte-Écriture ». L'école du palais, dirigée par Alcuin de 782 à 796, fut le modèle de toutes celles qu'on raviva ou qu'on institua dans les cathédrales et les monastères.

Karle lui-même eût voulu tout connaître et tout posséder dans le monde des idées comme dans le monde des faits. Rien ne saurait exprimer l'ardeur avec laquelle les intelligences fortes et neuves de ces Barbares fraîchement initiés à la civilisation se précipitaient dans les régions inconnues qui venaient de leur être ouvertes. « Alcuin, dit son biographe, apaisa un peu la soif de science qui consumait Karle, mais ne la put rassasier. » La restauration des lettres n'était pas pour le monarque frank un moyen de politique, mais un besoin personnel, une passion irrésistible : il prêchait d'exemple ses sujets; on le voyait tour à tour surveiller les écoles et s'asseoir lui-même le premier entre les écoliers d'Alcuin, qu'il appelait *son maître (magistrum)*. Il parlait le latin aussi facilement que le tudesque : il parvint, non à parler, mais du moins à entendre le grec; le vieux diacre Pierre de Pise lui enseigna la grammaire; il apprit d'Alcuin la rhétorique et la dialectique, l'art du calcul et la connaissance du cours des astres; Théodulfe lui montra les règles de la poésie et de la musique; « il devint fort habile à réciter et à chanter des psaumes », et composa divers morceaux de poésie latine, corrects, sinon remarquables. « Il essaya aussi », ajoute

Éginhard (*Vita Karoli Magni*, c. 25), « d'apprendre à écrire, et il avait coutume de porter partout avec lui des tablettes et du parchemin, qu'il plaçait sous le chevet de son lit, afin de s'exercer, quand il avait un moment de libre, à tracer des caractères; mais il réussit peu dans cette étude, pour l'avoir entreprise trop tard. » Ce serait un curieux trait de mœurs, que ce grand homme qui sait l'astronomie, qui sait le grec, qui travaille à l'épuration du texte des quatre évangélistes, et qui ne sait pas écrire! Mais il est douteux qu'on doive prendre le texte d'Éginhard au pied de la lettre.

L'admiration de Karle et de ses lettrés pour l'antiquité se manifestait par des formes aussi naïves qu'énergiques : ils s'efforçaient, pour ainsi dire, de s'identifier avec elle; les membres de l'espèce d'académie qui s'était formée autour de Karle et d'Alcuin ne se donnaient entre eux que des noms hébreux, grecs ou latins; c'est un trait de conformité de plus avec la grande Renaissance du xv^e siècle. Alcuin s'appelait *Albinus Flaccus*, du nom du poète Horace (*Horatius Flaccus*), qu'il avait compris dans ses travaux de revision; Théodulfe se nommait *Pindare*; Rikulfe, qui fut archevêque de Mayence, avait pris le nom de *Damoetas*, personnage des églogues de Virgile; Adalhard, cousin germain de Karle et abbé de Corbie, était *Augustin* (saint Augustin); Anghilbert, duc de la France maritime (Ponthieu et Boulonnais), se qualifiait d'*Homère*; le jeune Éginhard, secrétaire de Karle, s'appelait *Calliopéus*; les princesses Ghisèle et Gondrade étaient *Lucia* et *Eulalia*; Karle lui-même enfin était le roi *David*. Le pieux monarque témoignait, par le choix de ce nom, sa préférence pour la littérature sacrée : « J'aimerais mieux, disait-il souvent à l'archevêque Rikulfe, grand admirateur de Virgile, j'aimerais mieux posséder l'esprit des quatre évangélistes que celui des douze livres de l'*Énéide*! »

Toute son ambition eût été d'élever les études dans son royaume au niveau *des anciens Pères* : « Plût au ciel, s'écriait-il un jour, plût au ciel que j'eusse douze clercs aussi doctes, aussi parfaitement

instruits en toute chose que le furent Jérôme et Augustin! » — « A ces mots, le très docte *Albinus* (Alcuin), s'estimant, à juste titre, fort peu docte, en comparaison de tels hommes, s'indigna grandement, et le témoigna quelque peu, osant plus que nul mortel n'eût osé en présence du terrible Karle : « Eh quoi! répondit-il, le créateur du ciel et de la terre n'en a pas eu d'autres semblables à ceux-là, et vous en voulez avoir douze! » Alcuin, moins novice que son illustre associé dans les choses de l'esprit, appréciait mieux l'état intellectuel de la société, et se faisait moins d'illusion sur le résultat qu'on pouvait atteindre : « Il ne dépend encore ni de vous ni de moi, écrivait-il à Karle, de faire de la France une Athènes chrétienne (*epist. X*). »

Avant *Charlemagne*, d'autres princes barbares s'étaient jetés avec ardeur dans la civilisation; mais ce qui caractérise entre tous le grand Karle, c'est d'avoir substitué une imitation intelligente à un calque servile; c'est de n'avoir emprunté aux traditions romaines que des idées et des lumières, et non des formes politiques impraticables; c'est enfin d'avoir voulu civiliser la race franke et germanique par le développement et non par l'anéantissement de son génie natif : là était sa force, et il ne l'oublia jamais. « Il ordonna, dit Éginhard, que toutes les lois non écrites des peuples vivant sous sa domination fussent recueillies et rédigées. Il entreprit d'assigner des règles écrites à la langue de ses pères, et fit commencer une grammaire teutonique; il donna des noms franks « aux douze mois et aux douze vents », que les Franks appelaient auparavant de noms empruntés au latin et à divers dialectes barbares; les noms qu'il imposa aux vents ont passé de la langue teutonique dans la langue romane, et de là dans le français moderne : *ostroniwint*, le vent d'est; *sundostroni*, le vent de sud-est; *sundroni*, le vent du sud; *nordroni*, le vent du nord, etc. « Il fit recueillir et écrire des chants barbares et très antiques, qui célébraient les actions et les combats des anciens chefs, afin de les conserver à la postérité. » Le vœu de

Karle n'a malheureusement point été rempli : les vieilles chansons de guerre, les *bardits* des Germains, rassemblés par ses ordres, ont disparu pour la plupart dans les siècles malheureux qui suivirent sa mort, et sont perdus pour la postérité, comme les chants des druides et des bardes gaulois ¹.

Nous avons vu l'organisation politique, morale, intellectuelle du gouvernement de Charlemagne : nous allons en suivre les laborieux développements jusqu'à sa mort.

¹ Il en subsiste quelques débris, par exemple le beau chant de *Hildebrand* et *Hadubrand*. Beaucoup d'autres, disparus sous leur forme primitive, sont fondus dans les *Nibelungen*.

